

L'énergie, un défi éthique

●●● **Otto Schäfer**, Berne

Pasteur, biologiste, chargé d'éthique à la FEPS

Crise bancaire et stagnation économique semblent faire le bonheur de l'automobiliste : le prix à la pompe a baissé, avec le retard usuel, il est vrai, sur la dégringolade du cours du brut. L'achat de véhicules neufs bénéficie de conditions avantageuses. Chez le voisin outre-Jura, l'Etat intervient pour promouvoir la voiture de demain dans l'intérêt des emplois d'aujourd'hui : on n'en est pas à la première mesure gouvernementale visant « l'assainissement du parc automobile français » grâce à des primes d'achat. Le doute persiste néanmoins car l'automobile, plus qu'aucune autre branche industrielle importante, est emblématique de l'imbrication de plusieurs crises : financière, économique, énergétique. Acheter une voiture, c'est engager sur plusieurs années une part importante de son budget ; dans cette perspective, les clients boudent surtout les modèles gourmands en carburant.

Si les hauts et les bas des cours et des prix créent de l'agitation d'un mois à l'autre, ils n'influencent guère la perception des choses sur une période plus longue. Il n'en est pas autrement des annonces médiatisées de soutiens publics à la branche souffrante. Car les signes d'un changement profond sont indéniables, bien au-delà des bulles spéculatives suivies d'insolvabilités spectaculaires et bien au-delà des variations

de la conjoncture économique : nous sommes en train de changer d'ère énergétique et de système énergétique.

L'ère postfossile

Il y a trois cents ans une transition similaire se produisit : autour de 1700, les forêts européennes, surexploitées pour la sidérurgie et la métallurgie en particulier, ne pouvaient plus fournir les quantités croissantes de bois qu'on cherchait à en extraire. Les paysages réalisés par les peintres de cette époque, présentant des forêts éparées, pseudo-romantiques, aux arbres rabougris, attestent involontairement une crise grave, voire même l'amorçe d'une profonde mutation énergétique.

Le problème n'échappait pas aux sylviculteurs et c'est à ce moment précis qu'a été formulé par un forestier allemand, Karl von Carlowitz, le principe de la gestion durable (*nachhaltig*) des forêts : le prélèvement ne doit pas dépasser l'accroissement.

Or, paradoxalement, la gestion durable de la forêt devenait possible par l'exploitation d'un nouvel agent énergétique, le charbon, dont on était loin de soupçonner l'impact dévastateur qu'il exercerait à terme sur le climat de la planète. Au contraire, à l'époque, on louait la Providence divine qui avait enfoui cette merveilleuse forêt souterraine (*sylva subterranea*)

société

Une période de l'histoire se termine, définie par la base énergétique de nos sociétés : les énergies fossiles. Mais nous n'avons pas ou ne voulons pas encore en prendre conscience. Aussi, avant d'œuvrer au renouveau, de poser des actes techniques, éthiques et spirituels en faveur d'une « société à 2000 watts », nous devons opérer un deuil collectif. Les Eglises de Suisse nous y invitent.

destinée à se substituer à celle, appa-
rente, dont le piteux état exigeait qu'on
la ménageât.

Ce n'est que beaucoup plus tard, dans
les années 1980, que l'opinion publique
s'est rendue à l'évidence : un problème
de gestion durable se pose désormais
non seulement pour la forêt mais pour
l'ensemble de l'atmosphère gravement
affectée par les émissions de gaz carbo-
nique issues de la combustion du char-
bon et d'autres énergies fossiles (pétrole
et gaz naturel). L'ère thermo-industrielle
qui caractérise notre civilisation depuis
le XVIII^e siècle touche à sa fin. Nous
sommes entrés dans une phase de
mutation énergétique : l'ère postfossile
s'annonce, dans la controverse théo-
rique, dans le discours politique, assez
peu encore dans la pratique.

Quatre raisons majeures rendent la mu-
tation énergétique présente inévitable,
les deux premières étant plutôt techni-
ques, les deux autres plutôt morales :
les changements climatiques, le pic pé-
trolier, l'injustice structurelle dont sont
victimes les générations présentes et
futures, la violence croissante liée à la
défense d'un mode de vie dépendant
du pétrole.

Arguments techniques

Cette énumération sommaire appelle
quelques explications. Commençons par
les changements climatiques. Ils sont
dus à 80 % à la combustion d'énergies
fossiles. Plus de 70 % des émissions
de CO₂ sont imputables aux pays indus-
trialisés. Les scénarios pour la deuxième
moitié du XXI^e siècle sont très alarmants,
au point que le 4^e rapport du GIEC
(Groupe intergouvernemental d'experts
pour l'étude de l'évolution du climat) da-
tant du printemps 2007 fait déjà l'objet,
dans la communauté scientifique, de

corrections nettement plus pessimistes
en ce qui concerne la fonte des banqui-
ses par exemple et l'augmentation du
niveau de la mer.

Il est d'usage de considérer que l'aug-
mentation de la température moyenne
de l'atmosphère ne devra pas dépas-
ser 2°C et que, pour y arriver, les émis-
sions de gaz à effet de serre devront
baisser de 50 % en moyenne au cours
de la période 1990-2050. On sait aussi
que cet objectif engage davantage les
pays industrialisés : en raison de leur
responsabilité et de leur capacité plus
importantes, ceux-ci auront à réaliser
une réduction de 80, voire de 90 %. Or,
des représentants du GIEC révisent dé-
sormais les deux moyennes globales :
ils parlent de 1,5°C (au lieu de 2°C) et
de 80 % (au lieu de 50 %).¹

Quant au pic pétrolier (*peak oil*), il dési-
gne, sur la courbe des quantités extrai-
tes de pétrole, le maximum de produc-
tion. A l'approche du pic, l'écart croissant
que l'on prévoit entre l'offre et la de-
mande provoque des tensions sur le mar-
ché mondial du pétrole. Il y a de bonnes
raisons de penser que le phénomène
du pic pétrolier n'est pas étranger aux
instabilités actuelles du prix du brut, dont
une évolution générale à l'augmentation
est probable. Même l'Agence interna-
tionale de l'énergie AIE, qui avait ten-
dance à repousser l'échéance du pic pé-
trolier, a corrigé ses prévisions fin 2007.
On suppose par ailleurs que le pic gazier
suivra le pic pétrolier avec un décalage
de l'ordre de 30 ans ; les discussions
portent également sur le pic charbon-
nier, quand bien même celui-ci semble
lointain encore et que le principal argu-

1 • Exposé de l'un des vice-présidents du GIEC, Jean-Pascal van Ypersele, à la 7^e assemblée générale du Réseau chrétien européen pour l'environnement ECEN, Milan (Triuggio), 24-28 septembre 2008, dont le thème était : *Le véritable défi des changements climatiques.*

ment à l'encontre du charbon est son bilan particulièrement défavorable en matière d'émissions de CO₂.

Quoiqu'il en soit, l'épuisement des ressources fossiles n'est plus une chimère. Est-ce vraiment rassurant d'ailleurs que l'on prospecte, au Groenland et dans d'autres régions arctiques, de nouveaux gisements de pétrole censés exploitables dans un proche avenir grâce à la fonte de la calotte glaciaire ? Si la boucle se boucle de cette façon, les victimes des changements climatiques n'auront rien à espérer.

Arguments moraux

Un grave problème de justice se loge en effet dans le système énergétique fossile des pays industrialisés. Problème de justice climatique (à commencer par le fait que les dégâts frapperont en majorité celles et ceux qui n'auront en rien contribué au dérèglement du climat), problème beaucoup plus fondamental encore quand on confronte les perspectives réelles de la civilisation occidentale actuelle aux promesses d'émancipation et de justice qu'elle véhicule depuis les Lumières. Manifestement nos modes de vie d'Occidentaux privilégiés ne peuvent être étendus ni à l'ensemble de l'humanité présente ni aux générations futures. Fatalement, notre manière de consommer n'est ni équitable ni durable : nous nous heurtons aux limites physiques d'un idéal moral basé sur une illusion de progrès et de croissance infinis.

2 • **FEPS**, *Etude 1, Vers une nouvelle ère énergétique. Perspectives durables pour l'après-pétrole*, Berne 2008, 176 p. A commander sur www.sek-feps.ch/shop.

3 • Energie sous sa forme brute que l'on tire de la nature. Une partie seulement se retrouve dans la forme applicable qu'est l'énergie finale.

C'est la raison même pour laquelle nous avons affaire à une « nouvelle guerre froide », faite de tensions de plus en plus violentes autour de la production et de l'acheminement de l'or noir. L'Iraq et l'Afghanistan, le Caucase, mais aussi de nombreuses régions et Etats d'Afrique, souffrent de guerres, de conflits civils ou de répression et de corruption provoquées par la course au pétrole, course plus agressive que jamais, la ressource se raréfiant (depuis 1980 les quantités extraites annuellement dépassent les découvertes de nouvelles réserves). De nouveaux compétiteurs telle la Chine s'affirment et les conflits d'intérêt se durcissent entre pays producteurs, pays importateurs et compagnies internationales.

Les questions d'énergie sont des questions de valeurs. Dans la mutation énergétique que nous vivons, des questions éthiques ainsi que des questions spirituelles se posent, car c'est sur ce plan-là aussi que se répercute un changement si important. Convaincue que les Eglises ont leur mot à dire, la Fédération des Eglises protestantes de Suisse (FEPS) a publié en mai 2008 une étude approfondie intitulée *Ethique de l'énergie*.² Partant de cinq valeurs fondamentales (liberté, durabilité, justice, participation, paix) dont elle formule des règles d'application plus concrètes, l'étude de la FEPS plaide pour le concept suisse de « société à 2000 watts ». Ce concept implique que dans les sociétés occidentales, nous avons à réduire notre consommation globale d'énergie primaire³ d'un facteur trois et notre consommation d'énergies non renouvelables d'un facteur six. Cet objectif très exigeant est visé à l'horizon 2100 (du strict point de vue de la justice climatique on serait même obligé d'y être en 2050).

Or une démarche purement rationnelle ne suffit pas à saisir, à interpréter et à assumer un changement de cette ampleur. C'est pourquoi l'étude de la FEPS propose également une approche spirituelle en associant les perspectives énergétiques de nos sociétés occidentales actuelles à une épreuve collective faite de deuil et de renouveau.

Déjà en deuil

Ce deuil, tout d'abord nous le fuyons. Comme le deuil individuel, le deuil collectif comporte des stades de déni et de révolte. Non, il n'y a pas à s'inquiéter, il y a encore du pétrole pour longtemps et on en retrouvera toujours... Non, les changements climatiques ne sont pas si graves, il y en a toujours eu et nous saurons parfaitement nous y adapter. Ou alors : tant pis, nous liquéfierons le gaz et le charbon et produirons du pétrole de cette façon ! Et nous neutraliserons le gaz carbonique en l'enfermant !

Bien entendu, ces techniques ne sont ni insignifiantes ni condamnables comme telles. Mais la confiance excessive qu'on

place en elles montre que toute une civilisation refuse le deuil. Déni et révolte... ce sont pourtant des stades du deuil, nous y sommes déjà sans que nous l'admettions.

Nous négocions aussi, nous marchandons - autre étape du deuil. L'ère des énergies renouvelables approche, nous ne le contestons pas, mais nous repoussons l'échéance. L'empreinte écologique de la Suisse est trois fois supérieure à sa biocapacité, certes ; la société à 2000 watts s'impose ; nous ne le contestons pas, nous ne faisons que changer un seul chiffre : c'est pour 2150 et non pour 2050 !

Et voici encore un stade caractéristique du deuil : la dépression. Il n'y a plus rien à faire, dit un fatalisme noir. La fin d'un monde est la fin du monde. Les catastrophes s'abattront sur nous quoi que nous tentions. Il n'y a aucun espoir.

Le deuil libérateur pointe là où nous laissons derrière nous le déni, la révolte, le marchandage et la dépression. Alors nous sommes prêts à cheminer vers un avenir ouvert. C'est dans un tel état d'esprit (d'Esprit ?) seulement que le renouvellement radical de notre système énergétique pourra réussir.

Le « saventurier » Bertrand Piccard décrit ce processus de libération dans le langage imagé de l'aérostier et avec le savoir du médecin expert des dynamiques psychiques : il faut lâcher du lest pour monter vers les courants qui portent. « Or le lest, c'est tout ce qu'on apprend à garder : les certitudes, les paradigmes, les dogmes. On croit que cela nous rend forts, alors que cela nous rend lourds. »⁴

Noir fatalisme



4 • In *FEPS*, op. cit., p. 120.

Le risque est grand, en effet, d'être constamment rattrapés par des étapes antérieures du deuil et par le marchandage en particulier. Les « vieilles outres » (Mc 2/22) ont la vie dure. Nous employons alors notre ingéniosité non pas à réaliser le changement mais à travestir en nouveauté ce qui n'est que continuation des mêmes modes de vie par d'autres moyens : la voiture à 3,5 l/100 km - très bien, mais n'est-elle pas faite d'acier fabriqué en Chine dans des conditions désastreuses pour le climat ? Et n'est-elle pas le moyen technique permettant de perpétuer un degré de dispersion de l'habitat et de mobilité frénétique incompatible, quoi que l'on fasse, avec un système énergétique équitable et durable ?⁵ Quant à la société à 2000 watts, elle est en train de subir le même sort : on abandonne le concept initial en n'en gardant qu'un objectif climatique que l'on pourra atteindre, en principe, sans rien changer à nos modes de vie : en réali-

sant des projets de protection du climat à l'étranger et en construisant des centrales nucléaires en Suisse.

Les Eglises suisses

Inutile de culpabiliser l'individu, cependant, qui se débrouille comme il peut dans une vie complexe. C'est au niveau structurel, politique, par des normes rigoureuses, des prescriptions conséquentes, des taxes de pilotage que l'on assurera, paradoxalement, la liberté : car elle sera toujours aussi celle des autres, celle des générations futures et des personnes défavorisées au présent. Une réflexion renouvelée sur l'essence même d'un libéralisme humaniste et de ses implications actuelles s'impose ; la pensée d'un Denis de Rougemont, par exemple, est à revisiter.

La liberté est aussi, fondamentalement, celle de l'Evangile. Les Eglises ne sont pas toujours exemplaires dans leur façon de l'annoncer par la parole et la pratique. Il est réjouissant néanmoins de constater que l'*Ethique de l'énergie* de la FEPS, d'une part, et un texte à paraître début 2009 sous la responsabilité de la Conférence épiscopale suisse et consacré au climat,⁶ d'autre part, se situent sur la même ligne et défendent des positions convergentes.⁷ Par ailleurs, les Eglises suisses disposent depuis 1986 d'un instrument œcuménique, l'association oeku-Eglise et environnement,⁸ qui a fait de la protection du climat, dès les années '80, une priorité.

O. Sch.

- 5 • Un livre récent, à tendance affirmée mais très bien documenté et qui apporte beaucoup de désillusions saines, insiste à juste titre sur les failles de nombreux discours faussement novateurs en matière de protection du climat : **Marcel Hänggi**, *Wir Schwätzer im Treibhaus*, Zurich 2008.
- 6 • **Commission nationale suisse Justice et Paix** (en collaboration avec oeku-Eglise et environnement) : *Changement climatique - après les paroles des actes ! Une impulsion dans une perspective d'éthique sociale*, Berne 2009.
- 7 • Sans oublier bien sûr la Campagne œcuménique de Carême 2009, « *Un climat sain pour assurer le pain quotidien* ». Voir les pp. 14-17 de ce numéro. (n.d.l.r.)
- 8 • oeku-Eglise et environnement organise des cours de formation aux économies d'énergie à l'intention des sacristains, propose aux paroisses un questionnaire de calcul du bilan de CO₂ et vient de publier une brochure explicitant de nombreuses mesures permettant de protéger le climat et de contribuer à la gestion responsable de l'énergie. ☎ ++41 31 398 23 45, info@oeku.ch, www.oeku.ch